

« Le salut vient des Juifs », a dit Jésus (Jn 4.22b). Si l'Église renie son enracinement, elle court le risque de se renier elle-même.

Les fausses solutions extrêmes

Face aux difficultés évoquées plus haut deux approches nous conduisent à l'impasse.

a. « Judaïser »

Comme l'illustre la lecture du livre des Actes des Apôtres et des épîtres, les premiers chrétiens, d'origine juive, ont peiné à discerner la dimension radicalement nouvelle de l'Évangile de Jésus-Christ. Paul, l'apôtre des Gentils³, et d'autres avec lui, ont dû batailler ferme pour que le christianisme soit autre chose qu'une secte juive, et que l'enseignement concernant la rédemption par le Christ ne soit pas un simple post-scriptum au judaïsme. Les chapitres 10 et 11 des Actes nous montrent que Dieu a dû utiliser les grands moyens (une vision trois fois renouvelée, puis une troublante coïncidence, 10.13-19) pour que Pierre ose se rendre à Césarée chez l'officier païen Corneille, lui prêche l'Évangile, assiste à une effusion de l'Esprit puis, devant l'évidence, baptise la maisonnée ainsi convertie... ce qui lui valut les remontrances des autres apôtres (11.3). Malgré cela, Pierre, à Antioche, s'est laissé fléchir par l'intransigeance des judéo-chrétiens (Ga 2.11-14). En d'autres termes, il fut difficile aux Juifs de la première Église d'admettre que les convertis issus des peuples païens – et nous en sommes – ne soient pas tenus d'adhérer au judaïsme comme préalable à leur

3. « Gentils » (du latin gentiles, équivalent de l'hébreu goïm) est le terme par lequel les Juifs désignaient les étrangers; les premiers chrétiens le reprirent pour parler des païens.

admission comme membres de plein droit du peuple de Dieu⁴, et que l'Église était autre chose qu'une synagogue messianique.

Cette position restrictive provient d'une vision « judéo-centrique » de l'histoire du salut, selon laquelle Israël serait l'axe principal du dessein de Dieu, alors que l'Église d'origine païenne ferait figure de parenthèse provisoire⁵. Nombre de prophéties de l'Ancien Testament, interprétées littéralement, deviennent alors parallèles à l'œuvre du Christ incarné (ce qui veut dire qu'elles ne la rejoignent pas!) et ne trouvent pas en lui leur contenu, leur accomplissement. Pourtant, Jésus a dit aux docteurs juifs : « Vous sondez les Écritures, parce que vous pensez avoir en elles la vie éternelle », puis il ajouta : « Or ce sont elles-mêmes qui me rendent témoignage. Et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie! » (Jn 5.39-40). Lire l'Ancien Testament sans percevoir que tout converge vers la venue du Christ, et que cette venue est la raison même de l'élection d'Israël, c'est couper la Bible en deux, méconnaître l'unité profonde de la Révélation, et omettre de faire des Écritures dans leur totalité la source de la foi chrétienne. En fait, cette position judaïsante a été marginalisée par l'entrée massive des païens dans l'Église, dès la deuxième génération chrétienne. Mais aujourd'hui, certains chrétiens littéralistes lisent la Bible dans une optique plus judéo-centrique qu'évangélique. Pourtant l'inspiration littérale n'implique pas une interprétation

4. On peut remarquer qu'au cours de l'histoire de l'Église, les Missions chrétiennes, lorsqu'elles ont contraint les convertis d'autres cultures à s'occidentaliser, ont posé des conditions et mis un obstacle à l'adhésion de peuples étrangers à la foi chrétienne qui ne sont pas sans analogie avec l'attitude judaïsante de certains missionnaires du premier siècle.

5. L'attente d'une Parousie imminente du Messie triomphant pour rétablir « le royaume pour Israël » (cf. Ac 1.6) peut expliquer cette vision de l'histoire partagée par la première génération de chrétiens juifs. Il serait fort malaisé de la défendre alors que, depuis 2000 ans, un peuple de Dieu « de toute nation, de toutes tribus, de tous peuples et de toutes langues » s'est répandu et développé sur la terre entière.

littérale de chaque texte. « Pour le Nouveau Testament, on doit interpréter l'Ancien Testament non pas "littéralement", mais "christologiquement". En d'autres termes, la venue de Christ transforme en réalité évangélique tout le langage du Royaume de l'Ancien Testament⁶. »

Quoi que nous puissions dire de l'importance de l'Ancien Testament pour la compréhension de l'Évangile – et nous ne nous priverons pas de le dire –, une lecture chrétienne de la Bible implique que nous interprétions l'Ancien Testament à partir du Nouveau, et non l'inverse.

b. Couper l'Évangile de ses racines

La solution à l'extrême opposé – consistant à couper la foi chrétienne de ses racines vétérotestamentaires – a rencontré un écho certain dès le deuxième siècle de l'histoire de l'Église. La présence juive étant de plus en plus minoritaire parmi les chrétiens, des voix se sont élevées pour affirmer que l'Ancien Testament, Bible des Juifs, n'était pas et n'avait pas à être celle des chrétiens.

Un auteur du II^e siècle, le Pseudo-Barnabé, affirme que l'alliance de Dieu avec Israël a été rompue lorsque Moïse, voyant le peuple adorer le veau d'or, a brisé les Tables de la Loi qu'il venait de recevoir sur le mont Sinaï.

Plus radicale et plus répandue aussi fut la position défendue par le théologien Marcion, déclaré hérétique en l'an 144. Selon lui, le Dieu révélé dans l'Évangile n'est pas le même que celui de l'Ancien Testament. Jésus est venu écartier le Dieu des Juifs pour le remplacer par celui qu'il a appelé son Père, Dieu de miséricorde et non de jugement, Dieu d'amour pour toute l'humanité, entièrement différent de l'Éternel des armées. Marcion rejette l'Ancien Testament, et finit logiquement par ne gar-

6. Graeme Goldsworthy, *Le Royaume révélé de l'Ancien Testament à l'Évangile*, Charols, Excelsis, 2004, p. 97.

der du Nouveau Testament que l'évangile de Luc (expurgé de certains éléments « judaïques ») et dix épîtres de Paul. Malgré sa condamnation, cet hérétique a eu des disciples jusqu'au X^e siècle. Et même le théologien libéral allemand Adolf von Harnack, au XX^e siècle, écrit dans son étude sur Marcion : « Rejeter l'Ancien Testament au II^e siècle était une faute que la Grande Église a rejetée avec raison; le conserver au XVI^e siècle était une fatalité à laquelle la Réformation n'a pas encore été capable de se soustraire; mais, depuis le XIX^e siècle, le conserver encore dans le protestantisme comme document canonique est la conséquence d'une paralysie religieuse et ecclésiale⁷. » Tragique préparation théologique au mouvement des Deutsche Christen du Troisième Reich, dont le rôle fut de récupérer le christianisme au profit du nazisme antisémite - un christianisme coupé de ses racines est totalement dénaturé.

L'Ancien Testament : les Écritures des premières générations chrétiennes

Pour les premières Églises fidèles à l'enseignement apostolique, les Écritures (ou l'Écriture), ce sont les livres de l'Ancien Testament, le Nouveau n'existant pas encore comme tel. Ainsi 2 Timothée 3.15-16 : « Depuis ta tendre enfance tu connais les Écrits sacrés; ils peuvent te donner la sagesse en vue du salut par la foi qui est en Jésus-Christ. Toute l'Écriture est inspirée de Dieu... »; ou 2 Pierre 1.20 : « Vous savez avant tout qu'aucun message de prophète, dans l'Écriture, ne relève d'une interprétation particulière. En effet, aucun message de prophète n'a jamais été apporté par une volonté humaine : c'est portés par l'Esprit saint que des humains ont parlé de la part de Dieu. »

7. Marcion. L'évangile du Dieu étranger. Une monographie sur l'histoire de la fondation de l'Église catholique, trad. par B. Lauret, Patrimoines - Christianisme, Paris, Cerf, 2003, p. 240.

Or, dès le début du II^e siècle, et même avant, on se mit à placer les écrits apostoliques sur le même pied que ces premières Écritures (cf. 2 P 3.16 à propos des lettres de Paul). Par la suite, la « hiérarchie » fut en quelque sorte inversée. Ainsi Tertullien écrit vers l'an 200 : « L'Église associe la loi et les prophètes aux récits des Évangiles et aux écrits des apôtres : c'est là qu'elle puise sa foi. » La manière dont s'exprime le théologien nord-africain laisse entendre que pour lui, la Bible, source de la foi chrétienne, est en premier lieu le Nouveau Testament auquel il associe l'Ancien.

Parmi les plus anciens écrits des Pères de l'Église, datant d'une époque où le canon du Nouveau Testament n'était pas encore constitué, plusieurs sont constellés de citations de l'Ancien Testament. Lorsque ces auteurs disent : « Il est écrit que... », c'est à l'Ancien Testament qu'ils se réfèrent (en général dans sa traduction grecque dite des Septante, réalisée à Alexandrie vers l'an 250 av. J.-C.). Des pages entières de l'épître de Clément de Rome aux Corinthiens (écrite vers l'an 95), sont un enchaînement quasi ininterrompu de textes des Écritures. On a compté 106 citations de l'Ancien Testament dans son épître.

Polycarpe de Smyrne (disciple de l'apôtre Jean, mort martyr en l'an 167) encourage les Philippiens à prendre pour règle de vie Jésus-Christ avec « les Apôtres qui nous ont prêché l'Évangile et les prophètes qui nous ont annoncé la venue du Seigneur⁸ ».

J. Kelly écrit à ce propos : « Ce double recours au témoignage conjoint de l'Ancien Testament et des Apôtres est caractéristique de cette époque. (...) On ne saurait exagérer l'importance de l'Ancien Testament en tant que règle de doctrine dans l'Église primitive. (...) L'autorité doctrinale qu'on lui

8. Polycarpe de Smyrne, Lettre aux Philippiens, VI, 3.

reconnaît est fondée sur le postulat admis, semble-t-il sans discussion, que l'Ancien Testament, correctement interprété, est un livre chrétien, et que les prophètes, en particulier, ont rendu témoignage au Christ et à sa gloire. Tout le monde s'accorde avec Justin pour soutenir que les Écritures juives n'appartiennent pas aux juifs mais aux chrétiens⁹. »

Daniel Marguerat écrit : « [Les premiers chrétiens] ont opéré une lecture de l'Ancien Testament à partir de la foi en Jésus, et ce qu'ils ont lu leur a permis d'élaborer une christologie. » Il poursuit : « Un va-et-vient s'opère ainsi entre la foi des premiers chrétiens et l'Écriture, si bien que l'Ancien Testament est lu à partir de la foi messianique, tandis qu'en retour, le ministère de Jésus est éclairé par l'Ancien Testament et par l'histoire d'Israël. La clé de cette relecture chrétienne est christologique¹⁰. »

Irénée de Lyon est l'un des premiers auteurs ayant élaboré un compte rendu systématique de la théologie chrétienne. Son ouvrage le plus important, écrit vers l'an 180, est une réfutation des hérésies : *Adversus Haereses* (Contre les hérésies). Il a la forme d'un traité de théologie biblique présentant de façon approfondie et cohérente l'histoire du salut, de la Création à la nouvelle Création. Il montre avec insistance que Jésus est à la fois centre, but et accomplissement de la longue entreprise de Dieu pour sauver les hommes (Jésus-Christ récapitule ou, pourrait-on dire, concentre en sa personne toute l'histoire préparatoire du salut). Pour Irénée, Jésus-Christ est déjà présent, de façon cachée, dans l'Ancien Testament (voir sa citation en exergue de cet ouvrage, qui montre que cet auteur va avoir sou-

9. J.N.D Kelly, *Initiation à la doctrine des Pères de l'Église*, Paris, Cerf, 1968, p. 41-42. L'allusion à Justin Martyr se réfère à I^{re} Apologie, 32, 2 et au Dialogue avec Tryphon, 29, 2.

10. Daniel Marguerat, *Le Dieu des premiers chrétiens*, 4^e éd. revue et augmentée, Genève, Labor et Fides, 2011, p. 91.

vent recours à la typologie¹¹, comme la plupart des théologiens de cette époque).

La place de l'Ancien Testament dans le Nouveau

Que Marcion ait dû, pour être logique avec son choix, tailler à grands coups de serpe dans le Nouveau Testament afin d'en expurger ce qui appartient à l'Ancien est la preuve que les deux parties de la Bible sont étroitement imbriquées l'une dans l'autre.

Avant d'exposer comment découvrir le message du Nouveau Testament dans l'Ancien Testament déjà, rappelons à quel point l'Ancien Testament est présent, aussi bien dans les évangiles que dans les Actes, les épîtres et l'Apocalypse¹².

Tout d'abord, le Nouveau Testament déclare lui-même s'enraciner dans l'Ancien, et se présente comme la continuation et l'accomplissement de ce qui le précède. C'est pourquoi beaucoup préfèrent aujourd'hui parler du Premier Testament, plutôt que de l'Ancien Testament. C'est ce que fait l'épître aux Hébreux, notamment dans ses chapitres 8 et 9 où il est plusieurs fois question de la première alliance – bien qu'elle ne soit jamais comparée, faut-il le préciser, à une seconde alliance, mais à la nouvelle alliance! À ce propos, remarquons que le terme grec traduit par nouveau (testament), ou nouvelle (alliance) n'est pas néos, terme grec signifiant « nouveau » au sens de « qui n'existait pas avant », mais kaïnōs, qui veut aussi dire « nouveau » mais souvent dans le sens de « renouvelé ». C'est ce dernier terme qu'on trouve sous la plume de Paul

11. Nous verrons dans un autre chapitre que la typologie consiste à voir dans des personnages, objets ou événements de l'Ancien Testament des préfigurations du Christ.

12. Dans son ouvrage *L'Ancien Testament dans l'Église* (Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1960) le professeur Samuel Anslér consacre la première partie (p. 1-100), à étudier la manière dont est cité l'Ancien Testament dans le Nouveau.

lorsqu'il écrit : « Si quelqu'un est dans le Christ c'est une création nouvelle (kaïnè ktisis) » (2 Co 5.17); de même dans 2 Pierre 3.13 et dans l'Apocalypse : « Un ciel nouveau et une terre nouvelle » (Ap 21.1). La nuance est loin d'être anodine¹³! L'alliance nouvelle en Christ ne fait pas table rase de ce qui précède, elle ne repart pas à zéro. « Il existe une unité fondamentale entre toutes ces alliances. Jérémie souligne cette unité entre l'alliance mosaïque et la nouvelle alliance (31.31-34) en montrant que la nouvelle alliance n'est pas une nouveauté qui remplace la précédente, mais plutôt une ancienne renouvelée, appliquée de manière à être entièrement respectée¹⁴. » De même, notre personnalité, nos facultés, nos dons artistiques, intellectuels ou manuels, ne sont pas anéantis ou niés par la nouvelle naissance, mais purifiés, réorientés, développés même, pour servir à la gloire de Dieu et rendre témoignage à son Nom, plutôt que de flatter notre vanité naturelle. « Nous ne repartons pas de zéro, nous nous levons, nous nous mettons en route, mais à partir de notre passé » (Simone Pacot).

Le Nouveau Testament commence par une généalogie, procédé peu adroit si l'auteur avait pour objectif de capter l'intérêt de ses lecteurs! Mais son but est autre : en affirmant dès ses premières lignes que Jésus est fils de David, fils d'Abraham

13. La différence entre les deux termes qu'on traduit indifféremment par « nouveau » se confirme dans la parabole des outres (Lc 5.37-38). On met, dit Jésus, le vin nouveau (oïnos néos : bien entendu, il s'agit d'une récolte qui n'existait pas avant!) dans des outres neuves (eis askous kaïnous) : or on sait effectivement que les vigneronns n'avaient pas les moyens de jeter les anciennes outres pour en acheter de nouvelles lors de chaque récolte, car elles étaient bien trop chères. Mais ils ciraient, massaient, assouplissaient, refaisaient entièrement les coutures de leurs outres en sorte qu'elles redevenaient comme neuves. Lorsque Jésus, en instituant la cène, parle du vin nouveau (ampelos, cep) qu'il boira dans le royaume de son Père, il emploie le mot kaïnè : la nouveauté n'est pas une question de millésime, mais de cépage de la création renouvelée (Mt 26.29)!

14. Goldsworthy, op. cit., p. 90.